19

ANNALES

PUBLIÉES TRIMESTRIELLEMENT PAR

L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE - LE MIRAIL

NOUVELLE SÉRIE

TOME XIV - 1978

FASCICULE 7

GRAMMATICA

VI

(EXTRAIT)

Galoureau

PAR

Jean-Claude DINGUIRARD *

La gloire littéraire de *galoureau* n'est pas mince : deux des plus grands, parmi les auteurs pré-classiques du XVII^e siècle, se sont trouvés d'accord pour employer ce mot. Sorel, d'abord :

« La menace qu'elle m'avoit plusieurs fois faite de prendre un amy fut executée; elle choisit ce jeune *galoureau* cy, pour la servir a couvert » (*Francion*, éd. E. Roy, 3, p. 42),

et Cyrano de Bergerac, à deux reprises :

« Aga, quien, qui m'a angé de ce *galouriau* » (*Pédant joué*, II, 2).

et un peu plus loin :

« ... ces Madames de Paris qui se fesont courtiser des Courtisans. Vous verrais ces *Galouriaux*, tant que le jour est long, leur dire « Mon cœur, Mamour, Parcy, Parlà » (...) Et pis c'est à se sabouler, à se patiner, à plaquer leurs mains au commencement sur les jouës, pis sur le cou, pis sur les tripes... (*id.*, II, 3).

Nous avons tenu à citer le mot dans ses divers contextes : ils permettent une première approche sémantique. En somme *galoureau* apparaît déjà caractérisé dans sa notation (c'est un substantif masculin), dans ses connotations (le terme est dépréciatif; et il est vraisemblablement provincial) et dans sa dénotation (il désigne l'hom-

(*) Université de Toulouse-Le Mirail.

me en situation de flirt, pour le moins). A titre de spéculation, on peut tenter de préciser la connotation provinciale : Coquillart emploie un mot qui pourrait être un dérivé régressif de *galoureau* :

« *Galures* portent escrevisces
De veloux pour estre mignons » (éd. C. d'Héricault, 1, p. 153),

et Sorel doit peut-être de connaître *galoureau* au substrat champenois que ses parents n'ont pu manquer d'apporter à Paris lorsqu'ils s'y installèrent. Quant à la dénotation, on peut aussi la préciser, au prix d'une autre hypothèse : il se pourrait bien que, dans le passage rapporté ci-dessus, Cyrano se soit inspiré de la seconde *Conférence de deux paisans de St-Ouen et de Montmorency* :

« Quer j'antan jaré queuque foua apray la gran Messe cé hodelluriaux, qui disan : nan fai cy nan fai ça, parcy, parla; ty es, lasty chouar... » (éd. T. Rosset, p. 9),

mais en remplaçant (par souci de réalisme langagier ?) *godelureau* par *galoureau*.

Si le sens de *galoureau* est donc suffisamment clair, on peut s'avouer en revanche mal convaincu par son explication, telle qu'elle a cours parmi les étymologistes. Il faudrait y voir *lureau*, rare mais providentielle variante de *luron*, augmenté de *gal-*, radical abstrait de *galer*. On veut bien croire qu'un composé **gale-lureau* ait pu se réduire à *galureau*; mais on aimerait voir attestée la variante **galuron*, qui n'a guère pu manquer d'exister, si l'étymologie est bonne. Et puis, si l'on comprend que *galoureau* ait pu se transformer en *galureau* (*Nef des Fous*), d'où *galure*, grâce à l'attraction paronymique de *luron/lureau*, on concevrait assez mal que *galureau*, supposé primitif, soit finalement devenu *galoureau*. Ces obstacles auxquels se heurte l'étymologie reçue nous autorisent à avancer une autre hypothèse : *galoureau* est à rapprocher de *gallout* 'loup-garou'. Un *galoureau* n'est pas autre chose qu'un 'petit coureur', et l'image motivante est à chercher du côté de *courir le gallout*, expression consacrée en plus d'une région pour désigner les haletantes randonnées des supposés lycanthropes.

L'alternance *gallout/gallour-* n'est bizarre qu'à première vue : le *-t* s'est vraisemblablement amuï en moyen-français, et l'apparition d'une *-r-* anaptyctique, entre radical terminé par une voyelle et suffixe *-eau*, a été bien expliquée par A. Thomas, *Dictionnaire Général*, 63. Quant à la sémantique, elle est sans difficulté. Il est aisé de vérifier qu'à une certaine époque, on assimila volontiers l'amant clandestin au loup-garou :

« Venez a la vespree
Faisant le loup garoux »

dit la femme à son soupirant dans un texte (M. Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e s.*, p. 202) où la métaphore sur le loup-garou est filée d'un refrain à l'autre, ce qui pourrait indiquer un début de lexicalisation. Le mouvement sémantique qui fait donner à l'amant clandestin le nom de l'être fantastique s'explique, lorsqu'on songe à leurs traits communs. Tous deux sont des nocturnes furtifs :

« Vous n'allez que la nuit comme le Moine bouris et les loups garoux » (Cramail, *Comédie des Proverbes*, V),

et tous deux sont des réprouvés sociaux :

« C'est un vray loup garou, i. vn homme qui fuit la conversation » (A. Oudin, *Curiositéz françaises*, p. 309).

Mais, par-delà même l'image de la course, qui favorise l'association érotique (cf. *coureur, galoper, trotter, courir une poste, faire plusieurs courses...*), on peut se demander si n'a pas joué une certaine conception du loup. Sa liaison à l'érotique est évidente à qui feuillette un *Albert*, et G. Doré l'exploite encore dans telle image du *Petit Chaperon Rouge* : nous en avons conservé la locution « elle a vu le loup », dont J.-P. Lassalle m'a signalé le curieux développement appuyé de gestes : « ... avec son long museau et ses deux oreilles pendantes ». On trouvera d'ailleurs chez E. Rolland, *Faune populaire*, 8, p. 102, l'association explicite du loup à la paillardise. Si l'on ajoute à ceci que le folklore atteste très bien l'archi-signifié du loup-garou et de la bête qui se fait porter, on trouvera sans peine une motivation supplémentaire à l'évolution sémantique *courir le gallout* > *galoureau*. Quoi qu'il en soit, chevauchement ou non, on constate que le mot *garouage* en vient à désigner l'inconduite et l'infidélité chez l'un et l'autre sexe :

« Helas ! si vos povez garder
Ma femme d'aller en guarrouage »
(*Ancien Théâtre français*, 1, p. 136),

rêve un mari, tandis qu'aux femmes on donne la recette

« Pour garder qu'un homme ne voise en garouage » (*Ancienne Poésie française*, 1, p. 168),

et il fait peu de doute que, sur une base dialectale différente, *galoureau* n'offre la même évolution sémantique que *garouage*.

Il paraît assez suggestif de confronter cette curieuse évolution sémantique à celle que montre le verbe *lutiner*, qui du sens de 'tra-

casser, maltraiter', s'est spécialisé dans celui de 'prendre des privautés avec une femme', comme dit l'honnête *Petit Larousse*. Le *gallout* et le *lutin*, personnages jadis effrayants, participent ainsi au mouvement général de dévalorisation qui atteint les êtres fantastiques d'un folklore considéré de plus en plus comme puéril : ce n'est plus que du seul point de vue du mari, et il est forcément ridicule, que le *lutin* et le *gallout* conservent de leur malfaisance originelle. Du point de vue étymologique, il est certes intéressant de constater que le loup-garou se trouve au principe d'une série de termes qui comprend notamment, outre notre *galoureau*, et de façon plus ou moins médiante, *courir le guilledou*, *vadrouiller*, *marloup* et même *godelureau*. Mais, au niveau d'une structure profonde qu'on nous assure parfois être celle de l'inconscient collectif, on ne manquera pas d'être frappé par la réversibilité de l'évolution que nous venons de montrer : en effet, de l'amant illicite (ou de la maîtresse illégale) au loup-garou existe aussi une relation de cause à effet qui nous semble de nature à conforter notre hypothèse. Dès le Moyen-Age, on savait que la concubine d'un prêtre serait, à sa mort, transformée en une jument ayant le Diable pour cavalier (cf. *De la jument au Deable*, pp. G. Raynaud, pp. 218 ssq. de *Romania*, 1883). Plus nettement encore, selon une croyance que P. Sébillot, *Folklore de France*, 2, p. 205, confinait au Centre et au Sud-Ouest, mais que je retrouve dans le *Saint Judas de la Nuit* du Belge Jean Ray, tout fils de prêtre est condamné à être garou. Je renvoie, pour plus ample information, à Rolland, chez qui la liaison du garou à l'érotique se trouve implicite ou explicitée en maint endroit, n'extrayant de sa *Faune populaire* (8, p. 110) que cette officialisation médicale du XVII^e siècle :

« Le mélancholique érotique devient quelquefois loup-garou ».

Je n'aurai pas l'outrecuidance de tirer la moindre leçon de cet essai de rectification étymologique. Tout au plus suggérerai-je, après bien d'autres, combien nos étymologistes seraient bien inspirés de s'intéresser davantage au folklore, et de mieux tenir compte des données ethnographiques. Mais, par delà ce point technique, j'aimerais souligner le prodigieux intérêt linguistique des « marginaux » pré-classiques, de Sorel, valeur aujourd'hui à peu près reconnue, à Béroalde de Verville qu'on relègue toujours au second rayon. Quant à leur intérêt littéraire, je fais confiance aux auteurs de manuels pour le découvrir bientôt, condamnés qu'ils sont à combler les vides laissés par la désaffection des classiques, que l'on veut croire durable.